

**Benko, G.B. et al (1988) *Les nouveaux aspects de la théorie sociale. De la géographie à la sociologie.* Caen, Paradigme, 276 p.**

Paul Villeneuve

Volume 34, numéro 91, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022088ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022088ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

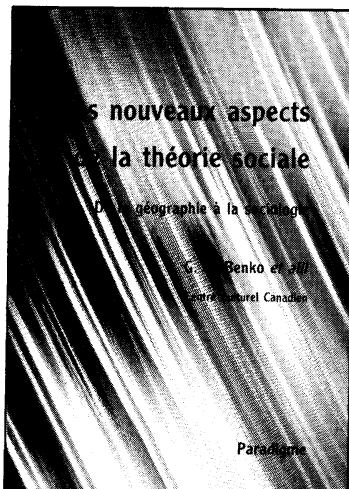
Villeneuve, P. (1990). Compte rendu de [Benko, G.B. et al (1988) *Les nouveaux aspects de la théorie sociale. De la géographie à la sociologie.* Caen, Paradigme, 276 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 34(91), 103–104.  
<https://doi.org/10.7202/022088ar>

qu'aucun des chapitres ne porte précisément sur le cas portoricain comme tel, de la même manière qu'une comparaison avec d'autres exemples aurait mieux étayé le débat théorique soulevé par l'auteur.

Ceci dit, la critique de la théorie marxiste à l'égard de la question nationale peut sembler aujourd'hui, et à maints égards, dépassée. Preuve en est l'autocritique de David Hechter (*Purriel Débat*, 1982, 32 : 119-128) sur le colonialisme interne qui, sans renoncer à présenter les nationalismes minoritaires ou les luttes de libération comme des conséquences de l'inégal développement, entend désormais les situer dans toute leur dimension symbolique et identitaire. L'équipe qui a pu animer la défunte revue *Purriel Débat* avait particulièrement mis en lumière l'essoufflement des États-nations, conjugué à l'émergence des nouvelles symboliques régionales et *nationalitaires*, qui ont pavé la voie à de nouvelles formes de représentation et d'organisation. En fait, la littérature actuelle insiste justement sur les dimensions culturelles ; pensons à l'ouvrage d'Alain Touraine, *Le pays contre l'État* (1982), sur l'Occitanie, lequel met en parallèle trois forces motrices, mais divergentes, de l'action, soit la culture d'abord, puis les luttes de classes et enfin l'idée de nation. La dimension symbolique qu'offre le nationalisme permet de donner sens et identité aux groupes sociaux : Melucci (*Revue internationale d'action communautaire*, 1983, 50 : 26) n'affirme-t-il pas que le *nationalitarisme* fournit un « horizon symbolique » aux luttes sociales ? On pourrait citer aussi Baczko qui, dans *L'imaginaire social* (1984), interprète la Pologne de Solidarnosc à partir de l'idée de mémoire collective. L'ouverture d'une brèche sur le culturel et l'imaginaire indique bien que les explications au phénomène des luttes nationales ne peuvent pas être qu'économiques ; il ne saurait être question, non plus, de donner une quelconque priorité à cette instance.

Cet ouvrage bien documenté intéressera les exégètes du marxisme, soucieux d'approfondir les contradictions de la théorie, même si la portée limitée des questions soulevées et l'orientation bibliographique circonscrivent le débat à l'intérieur d'une lecture étroite du phénomène national.

Gilles SÉNÉCAL  
Montréal



BENKO, G.B. et al (1988) *Les nouveaux aspects de la théorie sociale. De la géographie à la sociologie*. Caen, Paradigme, 276 p.

Les deux dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle seront-elles témoins de l'émergence d'une nouvelle pratique de la géographie humaine, construite sur l'articulation des acquis de la géographie théorique et quantitative, de la géographie néo-marxiste et de la géographie humaniste ? C'est un peu la question posée par cet ouvrage qui renferme les actes d'un colloque tenu à Paris à l'hiver 1987 au Centre culturel canadien. L'organisateur du colloque, G.B. Benko, a réussi une

triple rencontre : entre anglophones et francophones, entre géographes et sociologues, entre Nord-Américains et Européens. Les 16 chapitres de l'ouvrage sont vaguement regroupés en quatre parties.

Quatre textes posent d'abord les jalons épistémologiques de la « remarquable convergence des idées et des perspectives » autour d'une « réaffirmation de l'espace dans la vie sociale » (p. xiii). Ils s'interrogent sur la possibilité de construire une géographie humaine qui participerait d'une logique culturelle post-moderne (E. Soja) ; qui serait sensible aussi bien aux différences qu'aux distances (D. Gregory) ; qui conduirait à une meilleure compréhension sociale (P. Claval) ; et qui s'appuierait sur la théorie sociale contemporaine (M. Dear).

La deuxième partie rassemble des textes portant plus directement sur certains des concepts centraux de la recherche socio-spatiale actuelle. A. Scott expose de façon tout à fait claire ses théorisations sur les rapports entre, d'une part, le passage du fordisme à des formes d'accumulation flexible et, d'autre part, la formation de nouveaux espaces industriels caractérisés par une désintégration verticale poussée. J. Urry montre comment le courant « réaliste » aborde l'étude des localités comme entités sociales. E. Préteceille rappelle l'utilisation féconde du concept de classe sociale dans la sociologie urbaine française. G.B. Benko traite de l'impact socio-spatial des nouvelles technologies. D. Rose montre comment la restructuration économique mondiale produit des effets locaux dans les quartiers centraux des grandes villes. Enfin, M. Bassand suggère un rapport entre l'émergence d'une société programmée en Suisse et la formation dans ce pays d'une métropole polycéphale qui regroupe 80% de la population.

La partie suivante comprend trois textes portant respectivement sur : une analyse un peu « cryptique » des liens entre théorie sociale et planification, suivie d'un commentaire très intéressant sur « l'approche collaborative » (O. Soubeyran) ; une illustration des potentialités de la recherche-action (P. Wilkinson) ; et une analyse d'un processus de modernisation industrielle (J. Malézieux).

Les thèmes de l'identité et des représentations spatiales font l'objet de la dernière partie. J. Lévy met en rapport, sur un ton tout à fait post-moderne, les identités sociales et les identités politiques des Parisiens. A. Bailly et V. Costantino montrent, à l'aide d'une analyse géo-littéraire, comment se construisent les images spatiales et leurs significations sociales. R. Shields propose une interprétation de la place du Nord dans l'imaginaire canadien.

La triple rencontre provoquée par Benko est-elle un succès ? Oui dans la mesure où plusieurs des contributions fourmillent d'idées sur l'évolution actuelle des connaissances et des pratiques en géographie humaine ; oui également en regard des rapprochements qu'elle aura permis ; moins toutefois quant à la facture de l'ouvrage. Un peu à l'image de la nouvelle géographie humaine qui se construit, les actes de ce colloque apparaissent comme un produit inachevé. Certains textes sont presque illisibles tant ils ont été mal traduits ou mal édités. C'est le cas du texte de M. Dear et, dans une moindre mesure, de celui de E. Soja. D'autres sont écrits dans une langue formaliste qui rappelle trop un certain discours des années 1960 et 1970. Ainsi, quand Urry reprend la distinction, chère à Sayer, entre rapports nécessaires et rapports contingents, on pense immédiatement à l'opposition entre contradictions principales et contradictions secondaires. Ce type de distinction formelle, plutôt que substantielle, n'est pas très éclairant.

En somme, cet ouvrage marque une étape intéressante dans la construction de la nouvelle géographie humaine. Il n'a toutefois pas la fini des ouvrages collectifs anglo-saxons dont il se veut un peu l'écho, en particulier celui de A. Scott et M. Storper, *Production, Work and Territory* (Boston : Allen & Unwin, 1986) et celui, plus récent, de J. Wolch et M. Dear, *The Power of Geography: How Territory Shapes Social Life* (Boston : Unwin Hyman, 1989). Ceci découle probablement de la difficulté de rassembler des contributions venant d'horizons aussi divers, mais n'est-ce pas là, dans la diversité, que se trouve le creuset de cette nouvelle géographie ?

Paul VILLENEUVE  
Département de géographie  
Université Laval